

COCASSERIES MACABRES...

Depuis l'épouvantable catastrophe de la rue Jean-Goujon, les journaux *sélects* (royalistes) ou simplement *respectables* (républicains bourgeois ou bonapartistes - c'est tout un) clament d'un touchant accord toutes les niaiseries sentimentales possibles sur ce malheur, qu'ils qualifient de «*national*», parce que les victimes pour la presque totalité appartenaient au monde des jouisseurs et des exploités des miséreux.

Il semblerait vraiment que ces pitres se soient donné pour tâche (et ils y ont réussi largement), grâce à leurs inepties larmoyantes et hypocrites, de provoquer les haut-le-cœur de ceux qui n'étaient que trop disposés, devant un tel désastre, à ne se point souvenir que bien d'autres hécatombes, plus horribles encore par leurs lamentables suites chez les travailleurs, se produisent trop fréquemment sans provoquer chez les classes dirigeantes, dont la rapacité en est le plus souvent responsable, tout cet étalage de deuils plus ou moins sincères et officiels. De tous les journaux parisiens pourtant, il en est un qui mérite une mention toute particulière à ce propos: nous parlons du *Gaulois*, dont le rédacteur en chef, M. Cornély, est parvenu au sublime de la cocasserie.

Afin qu'on en puisse juger, nous croyons devoir citer tout au long cet article que nous extrayons de l'*Eclair* du jeudi 6 mai.

Nous nous contentons, pour tous commentaires, d'en souligner les passages les plus significatifs.

«Paris a accueilli cette affreuse nouvelle avec l'émotion atterrée qui accompagne chez les peuples unis les désastres nationaux. Et toute la soirée une sorte de voile funèbre est tombé sur les quartiers populaires aussi bien que sur les régions aristocratiques de la capitale.

Le Gaulois, qui s'honore d'appartenir au monde parisien frappé cruellement, doit des condoléances et des consolations aux familles des victimes. Il les leur adresse sous la forme qui sera surtout sensible à des chrétiens, en leur disant que ceux qui sont morts hier peuvent reposer dans la sérénité du devoir rempli, et que Dieu, qui les a pris au moment où ils accomplissaient l'œuvre pour laquelle il a envoyé son Fils mourir ici-bas, leur devait une place choisie à ses côtés» (places numérotées, sans augmentation de prix, nous l'espérons bien).

Un chrétien qui meurt en faisant la charité et un soldat qui meurt au champ d'honneur laissent aux leurs un exemple et une fierté qui rendent leur trépas plus enviable encore que lamentable.

Tous ces hommes de cœur et de dévouement, toutes ces femmes qui rendaient la vertu si aimable, sont morts à leur place, et peut-être ont-ils formé cortège, jusqu'au ciel, à une princesse de la Maison de France que l'on cherche encore et que l'on pleure déjà. (Pourquoi M. Cornély paraît-il en douter?) Ceux qui croient voudraient mourir ainsi».

Cet aphorisme est peut-être excessif. Qu'en pense ce brave M. de Mackau qui s'est, comme nous disons vulgairement, si vivement «*tiré des flûtes*»?